Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME TROISIEME.

307234

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.
M. DCCCIV.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BARON,

Représentée pour la premiere fois
le 16 novembre 1703.

AU LECTEUR.

Baïf (Jean-Antoine), poëte qui vivoit sous Charles IX, fit une traduction de *l'Eunuque* en vers françois, qui, si je ne me trompe, ne fut pas représentée publiquement, puisqu'il n'y avoit point encore à Paris de comédiens véritablement établis. Je n'ai point ouï dire que devant lui ni depuis lui nous ayions eu en vers d'autres traductions de Térence; et *l'Andrienne* que voici est, je crois, la premiere de ses comédies qui ait paru sur notre théâtre. Toutes les fois que j'ai lu cet auteur je me suis étonné comment depuis tant de siecles personne ne s'est avisé de nous donner une de ses pieces telles qu'elles sont, sans y changer que ce que la bienséance et les mœurs ne peuvent permettre. J'en ai parlé souvent à ceux que je croyois plus capables que moi de l'entreprendre; n'ayant pu les persuader j'ai mis la main à l'œuvre, et je ne crois pas avoir lieu de m'en repentir. *L'Andrienne* a été si généralement applaudie, que j'ai lieu de penser que dans les lieux qui l'ont vue naître on ne l'a pas jadis reçue plus favorablement qu'elle vient de l'être aujourd'hui. J'ose parler ainsi, persuadé

que l'on ne me croira point assez vain pour m'attribuer un succès qui n'est dû qu'à Térence: c'est encore trop pour moi qu'au sortir de mes mains on ait daigné le reconnoître. J'avoue qu'il eût fallu de merveilleux talens pour le défigurer au point de l'empêcher de plaire. Pour peu qu'on suive ce grand homme on ne sauroit manquer de réussir: le bon goût est de tous les tems; et il étoit presque impossible que la cour et Paris n'approuvassent ce qu'Athenes et Rome ont loué. Que cela nous confirme, nous qui nous mêlons d'écrire pour le théâtre, dans la pensée que nous devons avoir qu'on peut encore divertir le public sans le secours de ces sales équivoques si indignes de la véritable comédie. J'aurois ici un beau champ pour me plaindre de l'injustice qu'on m'a voulu faire. * Je tâcherai d'imiter encore Térence, et je ne répondrai à mes envieux que ce qu'il répondit aux calomniateurs qui l'accusoient de ne prêter que son nom aux ouvrages des autres: il disoit qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur de le mettre en commerce avec des personnes qui s'attiroient l'estime et le respect de tout le monde; je dirai

---

* On a dit que je prêtois mon nom à l'Andrienne, et que d'autres que moi l'avoient faite. (On l'a attribuée au P. de La Rue, jésuite.)

la même chose aujourd'hui. Trop heureux en effet d'éprouver en quelque façon le sort d'un si grand homme! Je ne faisois uniquement cette préface que pour y marquer les endroits où je m'écarte de mon original; mais je comprends que cela me meneroit trop loin. Cet excellent poëte est dans les mains de tout le monde: il sera fort aisé de connoître les changemens que j'y ai faits en comparant l'original avec la copie; et les gens éclairés démêleront sans peine ce qui m'a contraint à les faire. Ceux qui, peu versés dans la langue de cet auteur, voudront s'en éclaircir, auront, s'il leur plaît, recours aux traductions en prose. Il y en a de parfaitement bonnes, et particulièrement celle de ce savant homme * qui, malheureusement pour le public, n'a traduit des six comédies de Térence que *l'Andrienne*, *les Adelphes* et *le Phormion*.

---

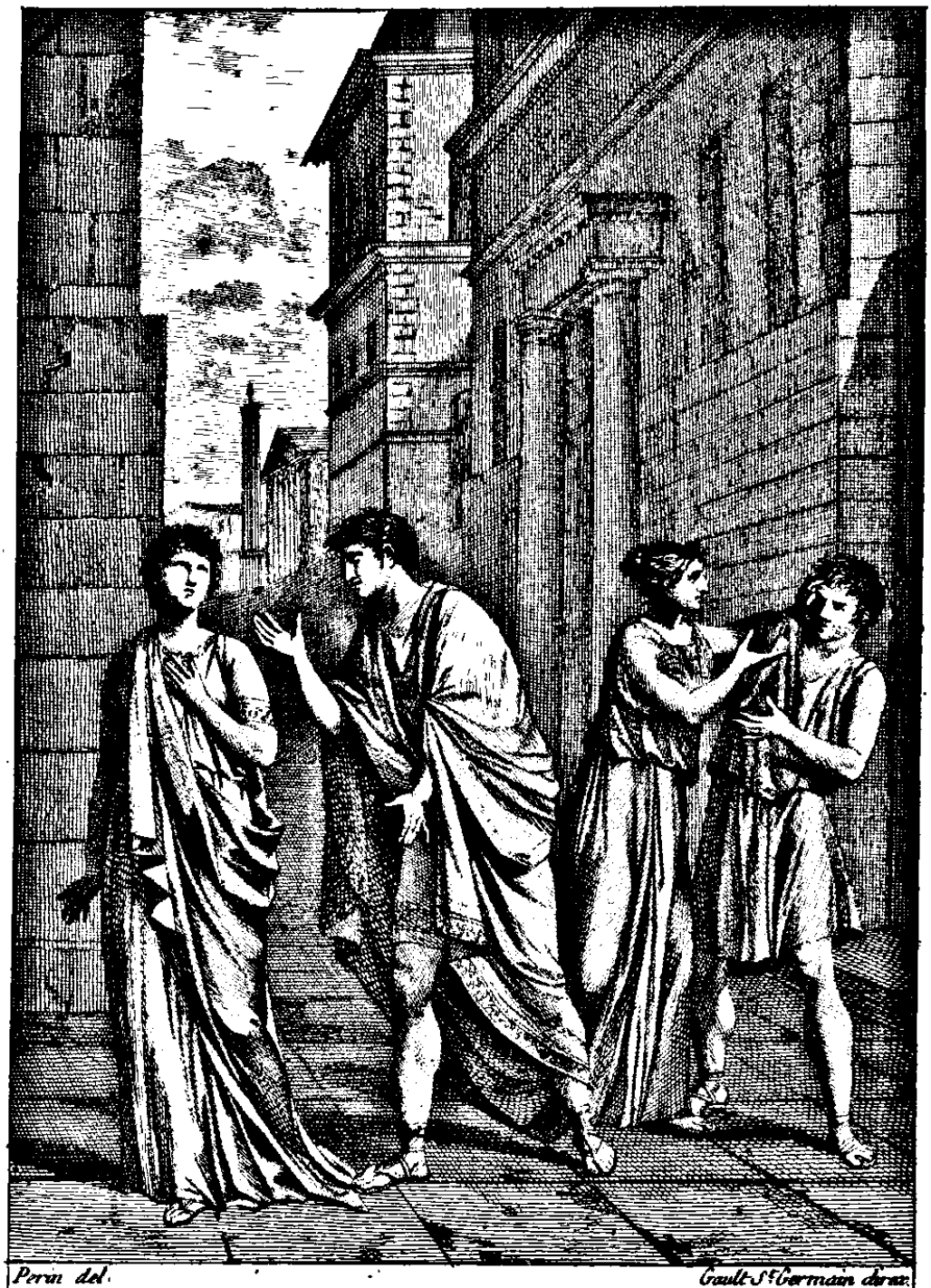
* Saint-Aubin, en 1669, Paris, *in*-12.

ACTEURS.

SIMON, pere de Pamphile.
PAMPHILE, amant de Glicérie.
CHRÉMÈS, pere de Glicérie et de Philumene.
CARIN, amant de Philumene.
GLICÉRIE, fille de Chrémès.
CRITON, de l'isle d'Andros.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Pamphile.
BYRRHIE, esclave de Carin.
DROMON, esclave de Simon.
MISIS, servante de Glicérie.
ARQUILLIS, autre servante de Glicérie.
PLUSIEURS VALETS qui reviennent du marché avec Simon.

La scene est dans une place publique d'Athenes.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1893



Perin del. *Gault St Germain direx.*

Ah ! te voilà, bourreau !.... je t'étranglerai, traître !

Acte IV. Sc. X.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIMON, SOSIE; PLUSIEURS VALETS, *portant des provisions.*

SIMON, *aux valets.*

EMPORTEZ tout cela dans la maison; allez.

(*les valets entrent chez Simon.*)

Sosie, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez:
C'est d'avoir soin de tout; il n'est pas nécessaire
De me recommander....

SIMON.

Non, c'est une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adresse et mon soin...

SIMON.

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin :
Il suffit pour servir utilement ton maître
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître ;
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends...

SIMON.

Je t'ai toujours connu sage dans tous les tems.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des soins qu'on ne sauroit comprendre :
J'élevai ta jeunesse ; et tu connus en moi
Combien la servitude étoit douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance ;
Et tu m'en témoignas tant de reconnoissance
Qu'enfin je t'affranchis, et par ta liberté
Récompensai ton zele et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire.

SIMON.

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits !
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire ?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire ?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié
Semble me reprocher que je l'aie oublié.

Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi si j'ose...

SIMON.

Je commencerai donc; et la premiere chose
Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit;
Ces noces, ce festin, véritables chimeres,
Dont les préparatifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité.

SIMON.

Suis-moi, tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile dans la suite,
D'un stratagême adroit tu connoîtras le fruit:
Tu connoîtras mon fils, ses mœurs; et ce qui suit
Te va donner du fait entiere connoissance:
Mais sur-tout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avoit près de vingt ans,
Plus libre commençoit à voir les jeunes gens;
Je passe son enfance, où retenu peut-être
Par le respect d'un pere et la crainte d'un maître,
L'on n'a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit.

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce tems où ses pareils ont pour l'académie,
Pour la chasse, le jeu, les bals, la comédie

De ces empressemens qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer;
Il prenoit ces plaisirs avec poids et mesure:
Je m'en applaudissois.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure.
Ce proverbe, monsieur, sera de tous les tems:
Rien de trop; il instruit les petits et les grands.

SIMON.

De la sorte il passoit cet âge difficile,
Ne préférant jamais l'agréable à l'utile:
A servir ses amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur;
Il avoit à leur plaire une douce habitude:
Aussi de ses desirs ils faisoient leur étude.
Ainsi donc sans envie il attiroit à lui
La jeunesse sensée, et si rare aujourd'hui!

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse!
A son âge savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent pere être le digne fils!

SIMON.

Environ vers ce tems une femme andrienne
Vint prendre une maison assez près de la mienne:
Sans parens, sans amis, peu riche; c'est ainsi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici.
Elle étoit encor jeune et passablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien et sans ambition,
Coudre et filer faisoit son occupation;
Le travail de ses mains, de son fil, de sa laine,
A ses besoins pressans ne suffisoit qu'à peine.
On publioit partout sa vertu, sa pudeur:
Tout ce qu'on m'en disoit me perçoit jusqu'au cœur;
Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour soulager sous main l'excès de sa misere.
Mais sitôt qu'à ses yeux brillerent les amans
Elle ne garda plus tant de ménagemens:
Comme l'esprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte du travail où le plaisir le mene,
Elle donna chez elle à jouer nuit et jour.
Parmi les jeunes gens qui lui faisoient la cour
Ceux qui pour la servir montroient le plus de zele
Obligerent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le sus, en moi-même je dis:
Pour le coup c'en est fait, on le tient, il est pris!
J'attendois le matin leurs valets au passage
Qui tour-à-tour rôdoient dans tout le voisinage:
J'en appelois quelqu'un; je lui disois: mon fils,
Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis?
Chrysis est proprement le nom de l'héroïne.

SOSIE.

Ah! je n'entends que trop! je fais plus, je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus moi-même où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez...

SIMON.

J'y suis. Je priois, promettois,
Phedre, me disoit l'un, Nicérate, Clinie,
Ces jeunes gens tous trois l'aimoient plus que leur vie.
Et Pamphile? Pamphile, assis près d'un grand feu,
Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouissois. Les jours suivans sans cesse
Je revenois vers eux et leur faisois largesse
Pour savoir comme en tout mon fils se conduisoit :
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disoit.
Plusieurs fois éprouvé de la même maniere,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entiere;
Car celui qui s'expose et qui revient vainqueur
Gagne la confiance et s'attire le cœur.
D'ailleurs de tous côtés, je dis le plus farouche
N'osoit sans le louer même en ouvrir la bouche;
D'une commune voix j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un si bon fils.
Que te dirois-je enfin? Chrémès, rempli de zele,
Me vient offrir sa fille et son bien avec elle,
Pour épouser mon fils au moins, cela s'entend :
J'approuve, je promets, et ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun quel obstacle s'oppose?

SIMON.

Patience: un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis tout d'un coup nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, monsieur, pour dieu, qu'elle s'y tienne!
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne!

SIMON.

Mon fils, qui la plaignoit dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnoit pas même depuis sa mort;
Et tout se disposoit pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors je l'examinois mieux.
J'apperçus qu'il tomboit des larmes de ses yeux;
Je trouvois cela bon, et disois en mon ame:
Il pleure, et ne connoît qu'à peine cette femme!
S'il l'aimoit qu'eût-il fait en un pareil malheur?
Et si je mourois, moi, que feroit sa douleur?
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps: il y vole; j'y cours.
Je me mets dans la foule, et le tout pour lui plaire;
Je ne soupçonnois rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment! que dites-vous?

SIMON.

Attends; tu le sauras.

Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas:
Plusieurs femmes pleuroient; mais sur-tout une blonde
Me parut...

SOSIE.

Belle!... Hein?

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égaloit la beauté;
Et tant de grace jointe à tant d'honnêteté
La mettoit au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connoître; et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchoit après elle:
Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis?
Lui dis-je. Il me répond: c'est la sœur de Chrysis.
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes:
Ah! ah! dis-je, voici la source de ses larmes...
Voilà donc le sujet de sa compassion!

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amene rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau: là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume.
Cette sœur de Chrysis, dans ces tristes momens,
Faisant retentir l'air de ses gémissemens,
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,

Pour la derniere fois veut l'embrasser encore:
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi nous,
Et de ses feux cachés découvrant le mystere,
L'arrête; et tout rempli d'amour et de colere:
Ma chere Glicérie, hélas! dit-il, hélas!
Mourons ensemble au moins! Elle tombe en ses bras:
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimoient dès long-tems de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colere;
Car il n'eût pas manqué de me dire: Mon pere,
Quel mal ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?
J'ai donné du secours à la sœur de Chrysis;
Dans la flamme elle tombe, et ma main l'en retire.
Tu vois bien qu'à cela je n'aurois rien à dire.

SOSIE.

C'est savoir à propos domter sa passion;
Le quereller après une telle action,
Après un mauvais coup que pourroit-il attendre?

SIMON.

Chrémès, ne voulant plus de mon fils pour son gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer

Que mon fils sans égard, sans respect pour son pere,
Vécût comme il faisoit avec cette étrangere.
Moi de nier le fait; lui de le soutenir.
Je m'emporte... Mais lui ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler sa promesse et la mienne,
Il me rend ma parole et retire la sienne.

SOSIE.

A Pamphile aussitôt vous fîtes la leçon?

SIMON.

La réprimande encor n'étoit pas de saison.

SOSIE.

Comment?

SIMON.

Il m'auroit dit, comme je m'imagine:
Mon pere, en attendant le choix qu'on me destine,
Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
Dans le reste du tems, qui ne durera guere,
Qu'il me soit libre au moins de vivre à ma maniere.

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander?

SIMON.

Le refus ou l'aveu me fera décider.
S'il recule, ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras pour lors prendre un autre langage;
D'un ridicule amour par lui-même éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi...
Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave

Qui depuis si long-tems et me joue et me brave,
Et qui pour me tromper fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts:
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Eh! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas...
Mais baste! si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe contre moi prenne quelque mesure,
Tu verras... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis,
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire.
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire.
Ce que je veux de toi c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder,
D'appuyer ce mensonge, et jurer sur ta tête
Que ce jour-ci, ce jour est marqué pour la fête;
D'intimider ce Dave en cette occasion:
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

(*seul.*)

Que de soins sans aucune espérance!

Après bien des tourmens, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit; et, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte
Lorsque je témoignai... Mais voici le maraud.

SCENE II.

SIMON, DAVE.

DAVE, *sans voir d'abord Simon.*

On appelle cela le prendre comme il faut!
Très certain qu'à son fils on refuse une fille
Avec beaucoup de bien et de bonne famille,
Le bonhomme fait voir un modeste maintien,
Sans en dire un seul mot, sans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*

Il parlera, maraud! donne-toi patience;
Tu n'en seras pas mieux, ainsi que je le pense.

DAVE, *à part.*

Je vois bien ce que c'est: le bon vieillard a cru
Que sous l'espoir flatteur de cet hymen rompu,
Et nous ayant leurrés de cette fausse joie,
Nous passerions des jours filés d'or et de soie,
Sans trouble, sans chagrin, lorsqu'il viendroit tout net
Le contrat à la main nous saisir au collet...
La peste! qu'il en sait!

SIMON, *à part.*

Ah! le maudit esclave!

DAVE, *à part.*

Je ne le voyois pas; c'est mon vieux maître.

SIMON.

Dave!

DAVE, *feignant de ne le pas voir.*

Qui m'appelle?

SIMON.

C'est moi.

DAVE.

Qui, c'est moi?

SIMON.

Me voici.

DAVE.

Où donc?

SIMON, *à part.*

Ah! le bourreau!

DAVE.

Je ne sais.

SIMON.

C'est ici.

DAVE.

Je ne vois...

SIMON, *à part.*

Le pendard!

DAVE.

Ouf!... Pardonnez, de grace!...

SIMON.

Je t'excuse, voleur! mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hein?

DAVE.

Quoi?

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Monsieur?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils lui fait bien de l'honneur!

DAVE.

Que dit-on?

SIMON.

Ce qu'on dit? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flamme;
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi!

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi?

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse
L'ame soumise aux sens et s'égarant sans cesse...
Brisons là; n'allons point rappeler le passé:
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune et plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et, si ce n'est assez, je te conjure enfin
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
Tu m'entends? Hein?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et sur-tout lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne sauroit comprendre.

DAVE.

Je commence, monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair et plus intelligible?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;
Et veux, si je l'oublie, ou si je te fais grace,
Que sans miséricorde on m'assomme à ta place.
Eh bien! de ce discours es-tu plus satisfait?

DAVE.

Celui-ci pour le coup me paroît clair et net:
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens en très peu de paroles.

SIMON.

Tu ris; mais prends bien garde à cette affaire-ci.
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

SCENE III.

DAVE.

Vous l'entendez de vos propres oreilles.
Sus, Dave, il n'est pas tems de bayer aux corneilles.
Si l'esprit ne nous sert en cette occasion,
Pour mon maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon.
Que faire? Le laisser dans ce péril extrême?
Il est mort. Le servir par quelque stratagême?
Si le vieillard le sait... Je m'y perds; et, ma foi,
Je ne vois que bâtons prêts à tomber sur moi.
Quand il saura (bons dieux! quelle triste journée!)
Pamphile marié depuis plus d'une année!
Pensent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes faits en l'air pour une vérité?
Lui diront-ils qu'elle est citoyenne d'Athenes;
Et de cent visions dont leurs têtes sont pleines
Croiront-ils l'endormir en lui frottant le dos?
Un vieux marchand périt proche l'isle d'Andros,
Après sa mort laissant une petite fille;
Le pere de Chrysis qui la trouva gentille,
La fit près de Chrysis avec soin élever...
Imagination qu'on ne sauroit prouver!
Ce vieux marchand mourant... Contes à dormir, fable
Qui ne me paroît pas seulement vraisemblable...
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours?
A des maux si pressans il faut un prompt secours.

De ce vieillard fougueux pour calmer la furie,
Quoi ! ne pourrions-nous pas résoudre Glicérie
A venir à ses pieds lui demander... Hélas !
Glicérie est malade, et je n'y songe pas,
Et si mal que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénouement de cette tragédie...
Mais j'apperçois Misis.

SCENE IV.

MISIS, DAVE.

DAVE.

Eh bien ! ma chere enfant,
Comment se porte-t-elle?

MISIS.

Un peu mieux maintenant;
Mais, hélas ! on ne peut faire aucun fonds sur elle.
Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle:
Elle n'ignore pas qu'il peut en un moment
Rompre un hymen formé sans son consentement.
Malade comme elle est, languissante, abattue,
Bien plus que tout son mal cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher.
Elle m'a fait sortir pour te venir chercher:
Tu lui feras plaisir de la voir, de lui dire...

DAVE.

Je ne puis maintenant, Misis; je me retire:

De ma présence ailleurs on a trop de besoin.
Dis-lui qu'à la servir je donne tout mon soin;
Que de ce même pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile.
(*Il s'en va.*)

MISIS, *seule.*

A quel nouveau malheur faut-il nous préparer?
De son empressement que pourrois-je augurer?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile ».
Pour prévenir Pamphile !... O ciel, est-il besoin
Que de le prévenir on prenne tant de soin?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans venir l'assurer de son amour extrême?
Que laisse-t-il penser? quel funeste embarras !...
Dieux tout-puissans, grands dieux, ne l'abandonnez pas!
Juste ciel! quel objet se présente à ma vue?...
Pamphile hors de lui !.. Que mon ame est émue !...
Que vois-je? il leve au ciel et les mains et les yeux...
Notre malheur, hélas! peut-il s'expliquer mieux?

SCENE V.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE, *sans voir Misis.*

D'un procédé pareil un homme est-il capable?
Est-ce là comme en use un pere raisonnable?

MISIS, *qui s'est retirée à l'écart.*

Que veut dire ceci? Je tremble.

PAMPHILE, *à part.*

Ah! quelle main,
Sort cruel, choisis-tu pour me percer le sein?
Quoi! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon pere croit livrer et mon cœur et mon ame?
D'abord n'a-t-il pas dû me le communiquer?

MISIS, *à part.*

Qu'entends-je? quelle énigme il vient de m'expliquer?

PAMPHILE, *à part.*

Chrémès donc à présent tient un autre langage?
Lui qui me refusoit sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui?
Oh! pour moi je ne veux ni d'elle ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître:
Je serois à la fois ingrat, parjure, traître...
Puis-je le concevoir?... S'il n'est aucun secours,
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours!...
De mon cœur embrasé le feu ne peut s'éteindre...
Hélas! des malheureux je suis le plus à plaindre!
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort?
De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie!
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer;
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire;

Il me la veut donner : voilà tout le mystere.

MISIS, *à part.*

Ce discours me saisit et me perce le cœur.

PAMPHILE, *à part.*

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur
C'est l'air indifférent et l'abord de mon pere.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire ?
Je le rencontre. A peine avoit-il pu me voir :
Philumene est à vous, m'a-t-il dit, et ce soir...
J'ai cru qu'il me disoit, ou qu'à l'instant je meure !
Va, Pamphile, va-t'en te pendre tout-à-l'heure...
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans oser devant lui proférer un seul mot.
Si quelqu'un me demande en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire,
Je ne sais ; mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi je ne vois plus que penser ni que dire ;
Je sens de toutes parts mon cœur que l'on déchire ;
La pitié, le respect m'entraînent tour-à-tour :
Tantôt j'écoute un pere et tantôt mon amour.
Ce pere me chérit, l'abuserai-je encore ?
Faut-il abandonner la beauté que j'adore ?
Hélas ! que faire ? hélas ! de quel côté tourner ?

MISIS, *à part.*

Il est tems de combattre et non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma maîtresse :
Tout le veut ; son repos, son honneur, sa tendresse.

Tandis que son esprit ne sait où s'incliner
Parlons, pressons: un mot peut le déterminer.

PAMPHILE, *appercevant Misis.*

Qu'entends-je?... c'est Misis!

MISIS.

Hélas! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle?... Prends part à ma douleur extrême...
Que fait-elle?... Réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous?
Du plus cruel destin elle ressent les coups:
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos sermens, malgré la foi donnée....
Elle craint en un mot que ce funeste jour
A son fidele cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel! puis-je le penser? Quel soupçon l'a frappée?
Ah! malheureux! c'est moi qui l'aurois donc trompée?
Je l'abandonnerois, au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du ciel et de moi?
J'exposerois ses mœurs, sa vertu non commune
Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas!
Si l'on vous y contraint?

PAMPHILE.

Je serois assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache?

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes sermens tous deux vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai! qui? moi?... toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis, parlant de Glicérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur:
Mourante, elle m'appelle; et moi plein de douleur
J'avance: vous étiez dans la chambre prochaine;
Et pour lors, d'une voix qui ne sortoit qu'à peine,
Elle me dit: (Misis, j'en verse encor des pleurs!)
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
Pour conserver son bien que peut-elle à cet âge?
La beauté pour ses mœurs est un triste avantage:
Je vous conjure donc, par sa main que je tiens,
Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les siens,
Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
De ne vous séparer jamais de Glicérie:
Pamphile, quand j'ai cru trouver un frere en vous,
L'aimable Glicérie y crut voir un époux;
Et depuis tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire.
Soyez donc son tuteur, son époux, et son pere:
Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin;
Conservez-le: peut-être elle en aura besoin ».
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne:

« Que dans cette union l'amour vous entretienne ;
C'est tout... » Elle expira dans le même moment.
Je l'ai promis, Misis; je tiendrai mon serment ;
Je ne trahirai point la foi la plus sincere :
Je te le jure encor.

MISIS.

Pamphile, je l'espere...
Mais ne montez-vous pas pour calmer ses ennuis?

PAMPHILE.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis...
Mais, ma chere Misis, fais en sorte, de grace,
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE.

Attends, Misis... je crains...
Non, je ne la puis voir.

MISIS, *à part.*

Hélas! que je le plains!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu? me dis-tu vrai, Byrrhie?
Le croirai-je? Pamphile aujourd'hui se marie?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu?
Dis-le-moi donc.

BYRRHIE.

De Dave à l'instant je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici quelque espoir au milieu de ma crainte
Soulageoit tous les maux dont mon ame est atteinte;
Mais enfin interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle:
Eh! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, monsieur, faire ce que l'on veut,
Il faudroit essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumene?

BYRRHIE.

Eh! ne feriez-vous pas avec bien moins de peine
Un effort pour chasser ce malheureux amour
Que d'en parler sans cesse et la nuit et le jour?
Sans relâche attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas! qu'il t'est aisé dans un profond repos
De vouloir apporter du remede à mes maux!

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant...

CARIN,

Ah! laisse-moi, Byrrhie;
Un semblable discours me fatigue et m'ennuie.

BYRRHIE.

Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon sort lui seul déeidera..
Il faut tout employer avant que je périsse:
Il se rendra peut-être à mes desirs propice.
Je vais lui découvrir l'excès de mes tourmens;
Et s'il n'est pas touché des peines que je sens,
Pour quelque tems au moins j'obtiendrai qu'il differe

Un hymen que je crains et qui me désespere.
Pendant ce tems il peut arriver... que sait-on?

BYRRHIE.

Il ne peut désormais arriver rien de bon.

CARIN.

Je vois Pamphile... O ciel! conseille-moi, Byrrhie:
L'aborderai-je ou non?

BYRRHIE.

Contentez votre envie;
Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis:
Peut-être craindra-t-il quelque chose de pis.

SCENE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE.

Je vois Carin... Bon jour.

CARIN.

Bon jour, mon cher Pamphile:
En vos seules bontés trouverai-je un asyle?
Serez-vous mon appui? La rigueur de mon sort
A mis entre vos mains et ma vie et ma mort.

PAMPHILE.

Hélas! mon cher Carin, quel espoir est le vôtre?
Je ne puis rien pour moi, que puis-je pour un autre?
Mais de quoi s'agit-il?

CARIN.

Il s'agit de savoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce soir.

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous die
Un adieu qui sera le dernier de ma vie.

PAMPHILE.

Eh! pourquoi donc cela?

CARIN.

Je demeure interdit;
Je n'ose vous parler, et vous m'avez tout dit.
Byrrhie, instruit d'un mal que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le mystere.

BYRRHIE.

Oui-dà, je le ferai très volontiers.

PAMPHILE.

Eh bien?

BYRRHIE.

Ne vous alarmez pas sur-tout; c'est moins que rien:
Monsieur est amoureux, amoureux à la rage
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

Il l'aime?... Mais, Carin, parlez-moi nettement;
Vous aime-t-elle aussi? par quelque engagement
Pourriez-vous... Dites-moi... ce que je me propose...

CARIN.

Non, je vous avouerois ingénument la chose.

PAMPHILE.

Ah! plût au ciel, Carin, que pour vous et pour moi...

CARIN.

Je suis de vos amis, Pamphile, je le croi;
Par cette amitié donc entre nous établie
Rompez premièrement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

Je ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, si votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur...

PAMPHILE.

Quelle douceur!

CARIN.

Au moins, et pour derniere grace,
Différez d'un seul jour le coup qui me menace,
Pour me donner le tems de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux.

PAMPHILE.

Écoutez-moi, Carin. Dans le siecle où nous sommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit qui ne leur est pas dû.
Je suis, vous le savez, d'un autre caractere:
Ainsi, pour vous parler sans feinte, sans mystere,

Cet hymen si contraire à vos plus chers desirs,
Me cause maintenant de mortels déplaisirs.

CARIN.

Hélas ! vous me rendez la joie et l'espérance !

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en assurance.
Faites pour l'épouser jouer mille ressorts ;
Pour ne l'épouser point je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploierai...

PAMPHILE.

Dave vient. C'est en lui que j'espere:
Son conseil nous sera sans doute nécessaire.

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi, qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t'en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir.

SCENE III.

PAMPHILE, CARIN, DAVE.

DAVE, *à part.*

Bons dieux! que de plaisir! Eh! là, messieurs, de grace,
Je suis un peu pressé, permettez que je passe...
Pamphile n'est-il point parmi vous? dans son cœur
Je voudrois rétablir la paix et la douceur.

Eh! morbleu! rangez-vous! Où diantre peut-il être?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Il me paroît content.

PAMPHILE, *bas.*

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé.

DAVE, *à part.*

S'il est instruit des maux dont il est menacé!...

CARIN, *à Pamphile.*

Écoutez ce qu'il dit.

DAVE, *à part.*

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile...
De quel côté tourner?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous?

DAVE, *à part.*

Je vais...

PAMPHILE.

Dave?

DAVE.

Qui, Dave?... Ah! monsieur, c'est donc vous?
Et vous aussi, Carin?... Alégresses! merveilles!
Écoutez-moi tous deux de toutes vos oreilles.

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu!

DAVE.

De grace, écoutez-moi.

PAMPHILE.

Je suis mort!

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Eh! merci de ma vie!
Un moment de repos... Je sais vos embarras.
Vous craignez d'épouser... Vous, de n'épouser pas?

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE.

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh! cessez de vous plaindre:
Jusques ici tous deux vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Eh ! je le fais aussi le plutôt que je puis.
Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumene ;
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu ? dis-moi.

DAVE.

Je le sais, et fort bien.
Votre pere tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit : « Dave, je veux sans tarder davantage
« De mon fils aujourd'hui faire le mariage ».
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont très heureusement je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle ;
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point
Je me trouve pour lors affligé de tout point.
Je gagne la hauteur ; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différens où mon œil se promene,
Élevé sur mes pieds, je m'apperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement ; je rencontre Byrrhie :
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes ; ce nigaud
Me regarde, m'écoute, et s'enfuit aussitôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense...
Mais pour ce mariage on fait peu de dépense,

Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon;
Ce bonhomme me vient quereller sans raison;
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gage:
Ces doutes, bien fondés, rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Eh bien! après?

DAVE.

Après? Plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussitôt;
Je considere tout avec exactitude:
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respiroit à la porte un précieux loisir,
Et, malgré le grand froid, ronfloit avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne
D'où personne ne sort, où n'aborde personne;
Où je ne vois amis, parentes, ni parens,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtemens;
Où l'on ne parle point de musique, de danse;

PAMPHILE.

Ah! Dave!

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous là?
C'est très certainement un conte que cela.
Je fais plus; à l'instant j'entre dans la cuisine:
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson qui dans l'eau barbottoit,
Un cuisinier transi qui dans ses mains souffloit.

CARIN.

Dave, tu me parois comme un dieu tutélaire:
Je retrouve en toi seul un protecteur, un pere!

DAVE.

Eh! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN, *montrant Pamphile.*

Il n'épousera point Philumene?

DAVE.

Est-ce assez?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne?
Parcequ'il ne l'a point faut-il qu'il vous la donne?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis,
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis.

CARIN.

Va, je n'oublierai rien: je ferois plus encore
Pour posséder un jour la beauté que j'adore.

SCENE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

Mais pourquoi donc mon pere à ce point nous jouer?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait; vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre pere,
Votre pere ne peut que se plaindre, ou se taire:
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose
Vous ne lui paroissez soumis en toute chose,
Ah! pour lors vous verrez de terribles éclats!

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre pere au moins; pensez-y mieux, Pamphile,
Et de lui résister c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourroit se forger
Il vous feroit chasser brusquement Glicérie,
Vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser! juste ciel!

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire? hélas!

DAVE.

Dire tout maintenant
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumene.

PAMPHILE.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

PAMPHILE.

Je dirai...

DAVE.

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Que je vais...
Non, Dave, encore un coup ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Écoutez-moi, de grace!

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux;
D'épouser Philumene et vivre malheureux!

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire;
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre pere dira: « Je veux vous marier;
J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête »;
Et vous lui répondrez en inclinant la tête:
« Mon pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira ».
Fiez-vous-en à moi; ce coup l'assommera,
Et ce bonhomme enfin en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus plus ferme que jamais,
Vous va servir, monsieur, et selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble d'heureux jours auprès de Glicérie.
Chrémès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paroître en tout soumis à votre pere;
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner:
Dans cet engagement que vous faites paroître
Il vous la choisira vieille et laide peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement
Où vous lui paroissez vivre jusqu'à présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bonhomme pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le tems de choisir, d'inventer

Quel remede à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela?

DAVE.

Si je le crois? sans doute.

PAMPHILE.

Hélas! si tu savois ce qu'un tel effort coûte!

DAVE.

Par ma foi! vous rêvez. Quoi donc! y pensez-vous?
On se moque de lui tant qu'on veut, entre nous.
Le voici... Bon! courage! un peu d'effronterie;
Sur-tout ne paroissez point triste, je vous prie.

SCENE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE, *peu après* BYRRHIE.

SIMON, *à part dans le fond.*

Je reviens pour savoir quel conseil ils ont pris.

DAVE, *à part.*

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,
Et médite à part lui quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense...
(*bas, à Pamphile.*)
Allons, songez à vous et possédez-vous bien.

PAMPHILE, *bas.*

Je ferai de mon mieux; mais ne me dis plus rien.

DAVE, *bas.*

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espere:
« Tout ce que vous voudrez; j'obéirai, mon pere »,
Vous le verrez confus sans pouvoir dire un mot;
Et si cela n'est pas prenez-moi pour un sot.

SIMON, *à part.*

Ah! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Prenez garde, il nous voit; n'importe, il faut l'attendre.
(*Byrrhie paroît dans le fond et n'avance pas.*)

SIMON.

Pamphile?

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Tournez-vous, et paroissez surpris.

PAMPHILE, *avec un feint étonnement.*

Ah! mon pere!

DAVE, *bas.*

Fort bien!

SIMON.

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon pere, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je? que dit-il?

DAVE, *à Pamphile, en lui montrant Simon.*

Il demeure muet!

SIMON.

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait:
Je n'attendois pas moins de votre obéissance;
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE, *à part.*

J'étouffe!

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON, *à Pamphile.*

Entrez: Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE, *à part.*

O tems! ô mœurs! qu'êtes-vous devenus?

SIMON, *à Pamphile.*

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.

(*Pamphile rentre chez son pere, et Byrrhie s'éloigne.*)

SCENE VI.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part.*

Il me regarde; il croit, je gagerois ma vie,

Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat par quelque heureux moyen
Je pouvois... A quoi donc s'occupe Dave?

DAVE.

A rien.

SIMON.

A rien?

DAVE.

A rien du tout, ou qu'à l'instant je meure!

SIMON.

Tu me semblois pensif, inquiet, tout-à-l'heure?

DAVE.

Moi? non.

SIMON.

Tu marmotois pourtant je ne sais quoi.

DAVE.

(*à part.*)

Quel conte!... Il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi!

SIMON.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

SIMON.

Rêves-tu?

DAVE.

Très souvent dans les rues
Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues;

Et rêver de la sorte est, vous le savez bien,
Rêver à peu de chose, et pour mieux dire à rien.

SIMON.

Quand je te fais l'honneur de te parler, j'enrage!
Tu devrois bien au moins me tourner le visage.

DAVE.

Ah! que vous voyez clair!... C'est encore un défaut
Dont je me déferai, monsieur, tout au plutôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait. Une fois en ta vie...

DAVE.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous remercie?

SIMON.

De quoi?

DAVE.

De vos avis donnés très à propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle!

SIMON, *à part.*

Ah! quelle patience!

DAVE.

C'est choquer tout-à-fait l'exacte bienséance.

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
Me fait ouvrir les yeux de la bonne façon.

SIMON.

Oh ! tu m'avertiras quand ton oreille prête...

DAVE.

Je m'en vais ; je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Eh ! non, bourreau ! Viens çà ; je te veux parler.

DAVE.

Bon !

SIMON.

Oui, je te veux parler : le veux-tu bien, ou non ?

DAVE.

Si j'avois cru, monsieur...

SIMON.

Ah ! bon dieu ! quel martyre !

DAVE.

Que vous eussiez encor quelque chose à me dire,
Je me fusse gardé d'interrompre un instant...

SIMON.

Eh ! ne le fais-tu pas, bourreau ! dans ce moment ?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE.

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux!

DAVE.

Et me voilà, monsieur, comme une souche.

SIMON, *levant son bâton.*

Et moi si je t'entends je ne manquerai pas
Du bâton que voici de te casser les bras.
Or sus, puis-je espérer qu'aujourd'hui sans contrainte
La vérité pourra, sans recevoir d'atteinte,
Une fois seulement de ta bouche sortir?

DAVE.

Qui voudroit devant vous s'exposer à mentir?

SIMON.

Écoute, il n'est pas bon de me faire la nique.

DAVE.

Je ne le sais que trop; qui s'y frotte s'y pique.

SIMON.

Oh bien! cela conté comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en son ame
A cause de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? voilà, ma foi, de plaisantes amours!
Ce trouble sera donc de trois ou quatre jours!
Puis ne savez-vous pas qu'ils sont brouillés ensemble?

SIMON.

Brouillés?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me semble.

DAVE.

Oh bien! tout va, vous dis-je, au gré de vos souhaits;
Ils sont brouillés, brouillés à ne se voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout son possible;
De l'état de son cœur c'est la preuve sensible.

SIMON.

Il est vrai que j'ai lieu d'en être fort content;
Mais il m'a paru triste, embarrassé pourtant.

DAVE.

Ma foi, je ne puis plus le cacher davantage:
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Vous l'avez dit, il est un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois...

DAVE.

Peste! je vois que vous êtes bien fin!

SIMON.

Dis-moi donc?

DAVE, *hésitant.*

Ce n'est rien... c'est une bagatelle...

SIMON.

Mais encor?

DAVE.

Que se forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi! je ne puis savoir?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui...
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le saura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat, qu'on l'expose à la plaisanterie.

SIMON.

Comment donc?

DAVE.

« Quoi! dit-il, personne n'est commis
Pour prier seulement nos parens, nos amis?
Pour un fils, poursuit-il, rempli d'obéissance,
Épargne-t-on les soins autant que la dépense? »

SIMON.

Moi?

DAVE.

Vous. Il a monté dans son appartement;
Il y croyoit trouver un riche ameublement.
Il n'a pas tort au moins... Si j'osois...

SIMON.

Je t'en prie.

DAVE.

Je vous accuserois d'un peu de ladrerie.

SIMON.

Retire-toi, maraud!

DAVE, *à part, en s'en allant.*

Il en tient!

SIMON, *seul.*

Sur ma foi,
Je crois que ce coquin se moque encor de moi!
Ce traître, ce pendard à toute heure m'occupe.
Eh, quoi! serai-je donc incessamment sa dupe?
Si j'allois... C'est bien dit!... Que sert-il de rêver?
Bon ou mauvais, n'importe, il faut tout éprouver.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIMON.

Ah! je puis maintenant, selon toute apparence,
D'un succès assuré concevoir l'espérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux aussi:
S'ils sont de bonne foi, comme je le souhaite,
Dans deux heures au plus l'affaire sera faite...
Holà! Sosie, holà!... Bons dieux! que de plaisirs
De voir tout réussir au gré de ses desirs!

SCENE II.

SIMON, SOSIE.

SOSIE.

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON.

Écoute des merveilles...

Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles;
Prends garde.

SOSIE.

Là-dessus n'ayez aucun soupçon;
Il n'abandonne pas un instant la maison.
Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie:
Ils n'ont jamais été si contens de leur vie.

SIMON.

Tel qui rit le matin pleure à la fin du jour;
Et le proverbe dit que chacun a son tour.

SOSIE.

Eh! comment donc?

SIMON.

Je suis au comble de la joie!

SOSIE.

Quel est enfin ce bien que le ciel vous envoie?

SIMON.

Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte...

SOSIE.

Eh bien! ce conte?

SIMON.

Est une vérité.

SOSIE.

D'un autre que de vous j'aurois peine à le croire.

SIMON.

Je te vais en deux mots conter toute l'histoire.
Mon fils m'ayant promis ce que je demandois,

Et même beaucoup plus que je n'en attendois,
M'a jeté tout d'un coup dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors avec beaucoup d'instance
De vouloir pleinement éclaircir mes soupçons:
Le traître m'en a dit de toutes les façons,
M'a fait cent questions sur une bagatelle;
Et le chien m'a si bien démonté la cervelle
Que dans tous ses discours je n'ai rien vu, sinon
Qu'il se moquoit de moi.

SOSIE.

Tout de bon?

SIMON.

Tout de bon.
Je chasse sur-le-champ cette maligne bête;
Tout ému que je suis il me vient dans la tête
De voir Chrémès: je suis ce premier mouvement;
J'arrive à sa maison dans cet empressement.
Les complimens rendus, je lui fais des caresses,
Cent protestations, mille et mille promesses:
J'ai tant prié, pressé; je m'y suis si bien pris
Que sa fille aujourd'hui doit épouser mon fils.

SOSIE.

Ah! que me dites-vous?

SIMON.

C'est la vérité pure.
Tout m'a favorisé dans cette conjoncture;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici
Pour conclure l'hymen... Justement, le voici.

(*Sosie s'éloigne.*)

SCENE III.

CHRÉMÈS, SIMON.

SIMON.

Non, je ne me sens pas! ô ciel! je te rends grace!...
Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse.
Allons, n'entrons-nous pas?

CHRÉMÈS.

Votre intérêt, le mien,
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.

Chez moi nous serons mieux.

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire:
Un mot est bientôt dit; je ne tarderai guere.

SIMON.

Vous n'auriez pas changé de résolution?

CHRÉMÈS.

Monsieur, sur tout ceci j'ai fait réflexion:
De vos empressemens je n'ai pu me défendre;
J'ai donné ma parole, et je viens la reprendre.

SIMON.

Pour la seconde fois, Chrémès, y pensez-vous?

CHRÉMÈS.

Pour la centieme fois; car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage

Irois-je ainsi donner ma fille en mariage?
C'est se moquer tout franc, et vous n'y songez pas
De me pousser vous-même à faire un mauvais pas.
Croyez d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte.

SIMON.

Ah! de grace! un moment.

CHRÉMÈS.

Parlez, je vous écoute.

SIMON.

Chrémès, par tous les dieux j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge et la raison ont formée et vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage!
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.

Ah! Simon, cachez-moi toute votre douleur:
Ce discours me saisit et me perce le cœur;
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Du moins à votre tour daignez aussi m'entendre.
Voyons: si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi! si cet hymen, que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux l'un et l'autre les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.

Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi; je ne regarde qu'eux:
Leur bonheur est très sûr, leur malheur est douteux.
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment?

SIMON.

Il ne voit plus...

CHRÉMÈS.

Eh! qui donc?

SIMON.

Glicérie.

CHRÉMÈS.

J'entends.

SIMON.

Ils sont brouillés; mais, comptez là-dessus,
Si brouillés que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable!

SIMON.

Rien n'est plus vrai, Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons et depuis plus d'un jour,
Les piques des amans renouvellent l'amour.

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un tems qu'un bon destin nous laisse;
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs
Dont se sert avec fruit une coquette habile:
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumene alors mon fils étant l'époux
Prendra des sentimens dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse!

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivoit pourtant, ce que je ne crains pas,
Quelque désordre; eh bien! sans faire de fracas
Nous les séparerions: regardez, je vous prie,
Voilà le plus grand mal; mais s'il change de vie,
Considérez les biens que vous nous donnerez:
D'abord notre amitié que vous conserverez;
En second lieu le fils que vous rendez au pere;
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire,

A Philumene enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh bien! soit, que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire:
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien;
C'est de lui que je sais comme chose certaine
Le desir qu'a mon fils d'épouser Philumene.
Je m'en vais l'appeler: cachez-vous dans ce coin;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

CHRÉMÈS.

Je fais ce qu'il vous plaît.

SIMON, *appercevant Dave.*

Ah! le voilà lui-même.

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMES, *caché*, DAVE.

DAVE, *à Simon.*

Pourquoi nous laissez-vous dans cette peine extrême?
Il se fait déja tard. C'est se moquer aussi :
L'épouse ne vient point, et devroit être ici.
Nous sommes de la voir dans une impatience...

SIMON.

Va, Dave, elle y sera plutôt que l'on ne pense.

DAVE.

Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.

Je le croi.
Et Pamphile?

DAVE.

Il l'attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*

Hem, hem, hem!

DAVE.

Vous toussez?

SIMON.

Ce n'est rien.

DAVE.

Je l'espere.
Tous ces petits enfans dont vous serez grand-pere

Auront besoin de vous. Cela donne à rêver;
Et pour eux et pour nous il faut vous conserver.

SIMON.

Que fait mon fils?

DAVE.

Il court, il arrange, il ordonne,
Et se donne, ma foi! plus de soin que personne.

SIMON.

Mais encor, que dit-il?

DAVE.

Oh! vraiment, ce qu'il dit?...
Je crois qu'à tous momens il va perdre l'esprit.

SIMON.

Eh! comment donc cela?

DAVE.

Son ame impatiente
Ne sauroit supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*

Hem, hem!

DAVE.

Mais cependant ce rhume est obstiné.

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné...
Laissons... Il parle donc souvent de Philumene?

DAVE.

C'est son petit bouchon, sa princesse, sa reine.

SIMON.

Cela me fait plaisir.

DAVE, *riant.*

Et le pauvre garçon
A déja composé pour elle une chanson.

SIMON.

Je pense que tu ris?

DAVE.

Il faut bien que je rie;
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie.

SIMON.

Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avois toujours de toi craint quelque mauvais trait,
Et l'amour de mon fils avec cette étrangere
Me rendoit défiant; je ne puis plus le taire.

DAVE.

Moi vous tromper? Bons dieux! que me dites-vous là?
Je ne suis vraiment pas capable de cela!

SIMON.

Je l'ai cru: maintenant que ton zele m'impose,
Je te vais découvrir ingénument la chose.

DAVE.

Quoi donc?

SIMON.

Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.

J'aimerois mieux cent fois...

SIMON.

C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devoit point faire.

DAVE.

Comment?

SIMON.

Pour vous tromper j'ai fait tout ce mystere.

DAVE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Que la chose est ainsi.

DAVE.

Non, je n'eusse jamais deviné celui-ci...
Ah! que vous en savez!

CHRÉMÈS, *se montrant.*

C'est trop long-tems attendre,
Et j'en sais beaucoup plus qu'il n'en falloit entendre.
Je vais chercher ma fille et l'amener chez vous.

SCENE V.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu comprends bien?

DAVE, *à part.*

Ah! ciel! où nous fourrerons-nous?

SIMON.

Et, sans te fatiguer d'inutile redite,
Tu vois de tout ceci la naissance et la suite?

DAVE.

Il ne m'échappe rien, monsieur, je comprends tout.

SIMON.

Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.

DAVE.

Ne vous fatiguez point.

SIMON.

Je veux....

DAVE.

Je vous en prie !

SIMON.

Mais du moins il faut bien que je te remercie.
Ce mariage enfin, dont je me sais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.

DAVE, *à part.*

Ah ! je suis mort !

SIMON.

Plaît-il ?

DAVE.

Fort bien ! le mieux du monde !

SIMON.

Et je m'en souviendrai.

DAVE, *à part.*

Que le ciel te confonde !

SIMON.

Que murmures-tu là tout bas entre tes dents ?

DAVE.

Il m'a pris tout d'un coup des éblouissemens.

SIMON.

Cela se passera. Désormais fais en sorte
Que mon fils dans l'hymen sagement se comporte.

DAVE.

Allez, vous n'en aurez que du contentement.

SIMON.

Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant;
L'Andrienne et Pamphile étant brouillés ensemble,
C'est pour ce mariage un grand bien, ce me semble?

DAVE.

Reposez-vous sur moi, puisque je vous le dis.

SIMON.

N'est-il pas à présent?...

DAVE.

Il est dans le logis.

SIMON.

Je m'en vais le trouver; cette affaire le touche:
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.

SCENE VI.

DAVE.

Où suis-je? où vais-je? hélas! quel destin est le mien?
Je ne me connois plus, et je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grace singuliere,
Qu'on me jette dans l'eau la tête la premiere?
Je l'entreprendrois bien; mais, malheureux en tout,

J'y ferois mes efforts sans en venir à bout;
Quelque mauvais démon par quelque diablerie
Me retiendroit en l'air pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc?... Je suis bien avancé!
J'ai tout perdu, brouillé; j'ai tout bouleversé;
Sans en tirer de fruit j'ai trompé mon vieux maître:
Dans ces noces enfin qui ne devoient point être,
Misérable! j'embarque et j'engage son fils
Malgré tous ses conseils, que je n'ai point suivis...
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse
De chercher le repos et la tranquillité
Au fond de la mollesse et de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,
La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.
Finesse, ruse, fourbe, adresse, activité,
Tant de soins, tant de pas, que m'ont-ils rapporté?
Si j'eusse demeuré dans une paix profonde
Maintenant nous serions les plus heureux du monde...
Ah! je le vois... Grands dieux! c'en est fait, et je crois
Qu'il me va voir ici pour la derniere fois!

SCENE VII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Où trouverai-je donc ce scélérat, ce traître?

DAVE, *à part.*

Je me meurs !

PAMPHILE, *à part.*

A mes yeux osera-t-il paroître ?
Des rigueurs du destin je n'ose murmurer.
Des conseils d'un maraud que pouvois-je espérer ?
Mais il partagera le tourment que j'endure !

DAVE, *à part.*

Si je puis échapper d'une telle aventure
Je ne dois désormais plus craindre pour mes jours !

PAMPHILE, *à part.*

Que dirai-je à mon pere ?... Il n'est plus de secours.
Moi, qui lui paroissois rempli d'obéissance,
De changer à ses yeux aurai-je l'insolence ?
Que faire ?... je ne sais.

DAVE, *à part.*

Ni moi, de par les dieux !...
Et cependant en vain j'y rêve de mon mieux.

PAMPHILE, *appercevant Dave.*

Ah ! c'est vous ?

DAVE, *à part.*

Il me voit !

PAMPHILE.

Effronté ! misérable !
Eh bien ! où me réduit ton conseil détestable ?
Dans quel abyme affreux...

DAVE.

Je vous en tirerai !

PAMPHILE.

Tu m'en retireras?

DAVE.

Ou bien j'y périrai !

PAMPHILE.

Oui, comme tu l'as fait, double chien, tout-à-l'heure.

DAVE.

Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure!

PAMPHILE.

Quoi donc ! je me fierois encore à toi, bourreau !
A toi qui m'as tendu cet horrible panneau ?
Ne t'avois-je pas dit qu'il valoit mieux se taire?

DAVE.

Oui, vous me l'aviez dit.

PAMPHILE.

Que te faut-il donc faire?

DAVE.

Me pendre. Mais avant cette exécution
Donnez-moi quelque tems pour la réflexion :
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.

PAMPHILE.

Non, je n'entends plus rien qui ne me désespere.
Infâme ! tu peux bien t'apprêter à mourir ;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCENE VIII.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN, *à Pamphile.*

Ose-t-on le penser? oseroit-on le croire?
Peut-on exécuter une action si noire!

PAMPHILE.

Je suis au désespoir, Carin. Ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux!

CARIN.

En voulant nous servir? le prétexte est honnête!

PAMPHILE.

Comment?

CARIN.

A ces discours croit-on que je m'arrête?

PAMPHILE.

Que veut dire ceci?

CARIN.

Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour!
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne?
Hélas! je vous croyois l'ame comme la mienne!

PAMPHILE.

Cela n'est point ainsi, vous dis-je; croyez-moi.

CARIN.

Le plaisir n'étoit pas assez grand, je le voi,
Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance.
Épousez Philumene.

PAMPHILE.

Une vaine apparence
Vous abuse, Carin... Vous ne comprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras:
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres...

CARIN.

Vous traite-t-il plus mal que vous traitez les autres?

PAMPHILE.

Si vous me connoissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrois bientôt changer de sentimens!

CARIN.

Ah! je vois ce que c'est; malgré l'ordre d'un pere,
Malgré tous ses discours et toute sa colere,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser?

PAMPHILE.

Écoutez: un moment va vous désabuser.
On ne me forçoit point de prendre Philumene.

CARIN.

Et vous la prenez donc pour jouir de ma peine?

PAMPHILE.

Attendez.

CARIN.

Mais enfin l'épousez-vous, ou non?

PAMPHILE.

Vous me faites mourir !... Ce méchant, ce frippon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon pere
Qu'en tout absolument je voulois lui complaire,
Qu'il a fallu céder après un long débat.

CARIN.

Qui vous l'a conseillé?

PAMPHILE.

Ce chien, ce scélérat!

CARIN.

Dave?

PAMPHILE.

Dave a tout fait.

CARIN.

Eh! pourquoi?

PAMPHILE.

Je l'ignore.

CARIN, *à Dave.*

Dave, as-tu fait cela?

DAVE.

Je l'ai fait.

CARIN.

Ciel! encore?
(*montrant Pamphile.*)
Eh quoi! le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvoit-il inventer quelque chose de pis?

DAVE.

Je me suis abusé, monsieur, je vous l'avoue:

Ainsi de nos projets la fortune se joue!
Je ne suis pourtant point tout-à-fait abattu:
Laissez moi respirer.

PAMPHILE.

Eh bien! que feras-tu?
Parle vîte; il est tems.

DAVE.

Ce que je me propose
Pourroit déja donner un grand branle à la chose.

PAMPHILE.

Enfin nous diras tu?...

DAVE.

Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.

CARIN.

Soit.

PAMPHILE.

Ah! si je remets en ses mains ma fortune,
Je serai marié quatre fois au lieu d'une.

DAVE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le tiens... C'en est fait, nous serons tous contens.
Vous entendrez parler de moi dans peu de tems.

PAMPHILE.

Quoi! nous ne saurons point?...

DAVE.

Allez, laissez-moi faire:
Je veux avoir moi seul l'honneur de cette affaire.
Si je ne réussis selon votre desir,

Vous me pendrez après tout à votre loisir.

PAMPHILE.

Remets-nous dans l'état où nous étions.

DAVE.

J'enrage!
Allez; je vous réponds d'en faire davantage.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MISIS.

Ah ! ciel ! qui vit jamais un tel empressement ?
« Allez ; soyez ici dans le même moment :
Marchez, courez, volez ; faites toute la ville,
Et ne revenez pas sans amener Pamphile... »
Cet ordre me paroît très facile à donner ;
Mais pour l'exécuter de quel côté tourner ?...
Dave vient à propos ; il nous dira peut-être
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCENE II.

DAVE, MISIS.

MISIS.

Pamphile veut-il donc la mettre au désespoir ?
Peut-elle sans mourir être un jour sans le voir ?

DAVE.

Misis, ma chere enfant, en un mot comme en mille,
C'en est fait pour le coup, il n'est plus de Pamphile!

MISIS.

Qu'est-il donc arrivé?

DAVE.

C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat!

MISIS.

Abandonneroit-il la pauvre Glicérie?

DAVE.

Il l'abandonne.

MISIS.

Ah! ciel!

DAVE.

Ce soir on le marie.

MISIS.

Glicérie en mourra.

DAVE.

Moi, j'en suis presque mort.

MISIS.

Quoi donc! y consent-il?

DAVE.

Il y consent très fort.

MISIS.

Dave, tu t'es trompé, cela n'est pas croyable.

DAVE.

Je ne t'ai jamais rien dit de plus véritable.

MISIS.

Et les dieux permettront qu'une telle action?...

DAVE.

Eh! ce n'est pas cela dont il est question.

MISIS.

Pour le punir est-il une assez rude peine?

DAVE.

Non.

MISIS.

Il aura le front d'épouser Philumene?

DAVE.

Oui.

MISIS.

Qu'as-tu dit enfin, qu'as-tu fait là-dessus?

DAVE.

J'ai dit... j'ai fait...

MISIS.

Eh bien?

DAVE.

Cent discours superflus.

MISIS.

Eh! que te répond-il?

DAVE.

Planté comme une idole,
Il n'ose proférer une seule parole.

MISIS.

Il ne te parle point?

DAVE.

Il est comme un benêt,

Et m'entend sans souffler dire ce qui me plaît.

MISIS.

Pas un mot?

DAVE.

Pas un mot.

MISIS, *voulant l'emmener.*

Allons voir Glicérie.

DAVE, *la retenant.*

Ma chere enfant, Simon n'entend point raillerie.
Je n'en ai que trop fait; je viens vous avertir...
Bon dieu! si de chez vous on me voyoit sortir...

MISIS.

Eh! tu me parles bien au milieu de la rue?

DAVE.

Je puis dire que c'est une chose imprévue.

MISIS, *en s'en allant.*

Ne t'écarte donc pas; je reviens.

DAVE.

Je t'attends.

SCENE III.

CRITON, DAVE.

CRITON, *à part.*

Perdrai-je à la chercher bien des pas et du tems?

DAVE, *à part.*

Voici quelque étranger.

CRITON, *à part.*

Oui, c'est dans cette place.

DAVE, *à part.*

A qui donc en veut-il?

CRITON.

Me ferez-vous la grace
De vouloir, s'il vous plaît, m'enseigner le logis
De Glicérie, ou bien de la sœur de Chrysis?

DAVE, *lui montrant la maison.*

Vous voilà maintenant, monsieur, devant sa porte.
Pour Chrysis, vous savez?

CRITON.

Oui, je sais qu'elle est morte.
Vous la connoissiez donc?

DAVE.

Si je la connoissois?
J'étois son serviteur, monsieur, et l'honorois
Comme elle méritoit.

CRITON.

Elle étoit Andrienne?

DAVE.

Je le sais.

CRITON.

Et de plus ma cousine germaine;
Et je viens tout exprès prendre possession
De ce qui m'appartient de sa succession;
Car j'ai lieu d'espérer que déja Glicérie,
Rendue heureusement au sein de sa patrie,

A recouvré son bien et ses parens aussi?

DAVE.

Elle est comme elle étoit en arrivant ici,
Sans parens et sans bien, monsieur, je vous le jure.

CRITON.

Ah! que j'en suis fâché!... La pauvre créature!...
Si j'eusse su cela, loin de partir d'Andros
J'y serois demeuré chez moi bien en repos.
Tout le monde la croit la sœur de ma parente;
Sous ce titre elle a pris et le fonds et la rente.
Etranger, moi, que j'aille intenter un procès?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicérie est fort jeune; elle doit être belle:
Tous ses amans iront solliciter pour elle;
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui n'ayant aucun bien vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seroient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables?

DAVE.

Oh! par ma foi! monsieur, dont j'ignore le nom...

CRITON.

Eh bien! mon cher enfant, on m'appelle Criton.

DAVE.

Monsieur Criton, donc, soit; un aussi galant homme
Ne se trouveroit pas d'Athenes jusqu'à Rome.

CRITON.

Je vous suis obligé de ces bons sentimens.

DAVE.

Ce ne sont point ici de mauvais complimens.

CRITON.

Vous m'avez bien instruit: je vous en remercie;
Et dans un autre esprit je vais voir Glicérie.

DAVE, *voyant paroître Glicérie.*

Eh! la voilà qui sort, la pauvre femme!

CRITON.

Hélas!

SCENE IV.

GLICÉRIE, CRITON, ARQUILLIS, MISIS, DAVE.

GLICÉRIE, *en reconnoissant Criton.*

O ciel! je vois Criton!

DAVE, *à Criton.*

Elle vous tend les bras.

CRITON, *à Glicérie.*

C'est vous, ma chere enfant?

GLICÉRIE.

C'est cette infortunée
Aux rigueurs des destins toujours abandonnée!

CRITON.

Ah! que le ciel ici me conduit à propos!
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfans sont morts; je n'ai plus de famille:

Venez, vous y serez comme ma propre fille...
Quel pitoyable état! les yeux baignés de pleurs,
Languissante, abattue!

GLICÉRIE.

Ah! Criton, je me meurs!

CRITON.

Pourquoi vous levez-vous?

GLICÉRIE.

Une importante affaire
M'oblige de sortir... je ne tarderai guere...
(*à Arquillis, en lui montrant Criton.*)
Conduisez-le, Arquillis, dans mon appartement...
(*à Criton.*)
Reposez-vous; je suis à vous dans un moment.

CRITON.

Qu'un destin plus heureux vous guide et vous conduise,
Et qu'en tous vos desseins le ciel vous favorise!

SCENE V.

GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

GLICÉRIE, *à Dave.*

Dave, tu vois l'état où Chrysis me réduit?
De ce beau mariage enfin voilà le fruit!
Carin n'est que trop vrai, Pamphile m'abandonne.

DAVE.

Je ne le comprends pas.

GLICÉRIE.

Et pour moi je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes foibles appas
Aient pu le retenir si long-tems dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice :
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parens, sans amis, sans naissance, sans bien,
Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.
Fuyons l'éclat ; sans bruit rompons ce mariage...
A des égards au moins ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux lois qu'il voudra m'imposer...

DAVE.

A ces visions-là faut-il vous amuser?
Oui-da, dans un roman ce discours avec grace
Ingénieusement pourroit trouver sa place ;
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison :
Il faut parler, madame, et sur un autre ton.

MISIS, *à Glicérie.*

Ne vous abusez plus, laissez-là ces chimeres,
Et sérieusement pensez à vos affaires.

GLICÉRIE.

Je ne puis plus long-tems supporter mon ennui.
Le ciel me rend Criton, et je pars avec lui ;
Il faut loin de ces lieux chercher une retraite,
Et pleurer à loisir la faute que j'ai faite.

DAVE.

Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher,
Quoi ! vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher?

MISIS, *à Glicérie.*

Avant que de quitter ces objets de colere
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire!

GLICÉRIE.

Hélas! que puis-je encor?

DAVE.

Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils et les exécuter.

MISIS, *à Glicérie.*

Employer hardiment et l'honnête et l'utile,
Afin de conserver votre honneur et Pamphile.

GLICÉRIE.

Hélas! après des soins inutilement pris,
Je ne remporterai que honte et que mépris.

MISIS.

Si rien ne réussit, si tout nous désespere,
Nous ferons enrager le pere, le beau-pere,
La bru, le gendre encore; et, sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite:
Songeons à nous venger, nous partirons ensuite.

GLICÉRIE.

De semblables discours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je suis.

DAVE.

Mais, madame, en un mot, que prétendez-vous faire?

GLICÉRIE.

Fuir, pleurer et cacher ma honte et ma misere.

DAVE.

Prenez des sentimens plus justes et plus doux.
Eh ! de grace, une fois, madame, écoutez-nous.

MISIS, *à Glicérie.*

Mais écoutez-le au moins. Pour moi, je vous admire !

GLICÉRIE.

Eh quoi ! ne sais-je pas tout ce qu'il me veut dire?

DAVE.

Ah ! juste ciel !

GLICÉRIE.

Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ses pieds lui demander...

DAVE.

Eh ! non.
Il s'en faut bien garder ! C'est à Chrémès, madame,
Que vous devez ouvrir votre cœur et votre ame,
Le porter, l'exciter à la compassion,
De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire sur-tout, mais qu'il vous en souvienne,
Que très certainement vous êtes citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux;
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux :
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquens soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main;
Pour la troisieme fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt lui-même à vous servir de pere.

GLICÉRIE.

Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave; de point en point tu les verras suivis.
Mais si le sort se montre à mes desirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.

DAVE.

Allez, tout ira bien; oui, je vous le promets;
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.
Le foudre menaçant gronde sur notre tête;
Mais le calme toujours succede à la tempête...
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu.

SCENE VI.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE.

Soulage mes douleurs, ciel! je te le demande.

MISIS.

Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui; point de retardement.

GLICÉRIE.

Ah! du moins, laisse-moi respirer un moment.

MISIS.

Songez à vous tirer d'un embarras funeste;
Il faut pour respirer avoir du tems de reste.

GLICÉRIE.

Ne prends-tu point pitié de l'état où je suis?
Misis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis.

MISIS.

Là, ne nous fâchons point. Mais, dites-moi, de grace!
Serons-nous tout le jour dans cette même place?

GLICÉRIE.

Çà, donne-moi la main; allons, Misis. Grands dieux!
Sur l'excès de mes maux daignez jeter les yeux!...
Ah! Misis, que je crains!... on ouvre cette porte.

MISIS.

Vous craignez?

GLICÉRIE.

Que Simon ou ne rentre, ou ne sorte.

MISIS.

Eh! laissons-le rentrer ou sortir, et passons.

GLICÉRIE.

Ah! ma chere Misis, un instant demeurons.

SCENE VII.

SIMON, SOSIE, GLICÉRIE, MISIS, *et peu après* DAVE.

SIMON, *à Sosie dans le fond.*

Allez, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie;
Amenez Philumene et Chrémès, je vous prie.

Dites-lui qu'on l'attend avec empressement.

(*Simon rentre chez lui, et Sosie s'éloigne.*)

GLICÉRIE, *à part.*

O ciel! quel coup de foudre et quel triste moment!
Tous mes sens sont troublés, et je sens que mon ame..,

DAVE, *bas, à Glicérie.*

Allons, préparez-vous; voici Chrémès, madame.

(*il s'en va.*)

SCENE VIII.

CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

MISIS, *bas, à Glicérie.*

Vous hésitez? il n'est plus tems de reculer:
Le sort en est jeté, madame, il faut parler...
Il vient; de votre cœur qu'il sache les alarmes:
Jetez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.

GLICÉRIE, *à Chrémès.*

Permettez-moi, monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander...

CHRÉMÈS.

Madame, levez-vous.

GLICÉRIE.

Laissez-moi; cet état convient à ma disgrace.

CHRÉMÈS.

Madame, levez-vous, ou je quitte la place.

GLICÉRIE, *se relevant.*

Il faut vous obéir puisque vous le voulez.

CHRÉMÈS.

Çà, de quoi s'agit-il? Je vous entends, parlez.

GLICÉRIE.

Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre...

CHRÉMÈS.

Eh bien?

GLICÉRIE.

C'est mon époux.

CHRÉMÈS.

Que venez-vous m'apprendre?

GLICÉRIE, *tirant de sa poche un contrat.*

Tenez, lisez, voilà des gages de sa foi...
De plus j'ai pour témoins les dieux, Misis, et moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un pere,
Ne m'abandonnez pas à toute ma misere!
En m'ôtant mon époux vous me donnez la mort:
Vous pouvez d'un seul mot faire changer mon sort.
C'est donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon bonheur, ma fortune et ma vie!

CHRÉMÈS, *en examinant le contrat.*

Que veut dire ceci?... Je tremble, et dans mon cœur
Un secret mouvement me parle en sa faveur.

SCENE IX.

CHRÉMES, GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

DAVE, *à la cantonnade.*

Eh! messieurs les nigauds! eh bien! c'est un homme ivre;
Pourquoi le harceler? cessez de le poursuivre...
Peste soient les benêts!... Ah! mesdames, c'est vous?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous:
Détalez promptement; vîte, qu'on se retire.

GLICÉRIE.

Misis, entendez-vous ce qu'il ose me dire?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendard?...

DAVE, *l'interrompant.*

Ces cris sont superflus;
Rendez-moi ce contrat, et qu'on n'en parle plus.

MISIS, *à Glicérie.*

Il rêve, il extravague!

DAVE, *à Glicérie.*

Un pareil mariage
Est, vous le savez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs vous gagnerez dans un tel changement:
Vous perdrez un époux conservant un amant;
Pamphile vous verra sans crainte, sans mystere
Lorsque...

CHRÉMÈS, *à part.*

Je m'embarquois dans une belle affaire !

DAVE, *avec une feinte surprise.*

Qu'entends-je?

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! juste ciel! quel horrible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point! eh quoi! c'est vous, monsieur?
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne?
Bon dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine?

GLICÉRIE.

Quoi! toi-même, méchant, pour séduire mon cœur...

DAVE.

Que vient-elle conter?

MISIS, *à Glicérie.*

Le fourbe! l'imposteur!

DAVE, *à Chrémès.*

N'a-t-elle pas juré qu'elle étoit citoyenne?

GLICÉRIE.

Oui, je le suis.

DAVE.

Pour peu qu'elle vous entretienne
Elle vous en dira de toutes les façons;
Mais vous, prenez cela pour autant de chansons.

CHRÉMÈS, *montrant le contrat.*

Le contrat que voici n'est pas une chimere.

DAVE.

Il est vrai; mais enfin ce n'est pas une affaire:

En deux heures au plus on casse tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire, moi, de cet embarras-là?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle soit citoyenne?

CHRÉMÈS, *voulant entrer chez Simon.*

Qu'elle le soit ou non, ma fille Philumene
N'aura point pour époux Pamphile; et je m'en vais...

DAVE, *le retenant.*

Mais vous n'y songez pas.

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah! monsieur...

CHRÉMÈS.

C'en est trop!

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

CHRÉMÈS, *voulant encore entrer chez Simon.*

Retire-toi, te dis-je; et sans cérémonie...

DAVE, *le retenant toujours.*

Quoi! vous voulez encor?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne savez pas la chose comme elle est.

CHRÉMÈS.

Ah! je n'en sais que trop!

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS, *levant son bâton.*

Arrête,
Ou bien de ce bâton je te casse la tête!

DAVE.

Tuez-moi!

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pousser à bout.

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous suivrai par-tout.

(*Chrémès entre chez Simon, et Dave le suit.*)

SCENE X.

GLICÉRIE, MISIS, *peu après* PAMPHILE *et* DAVE.

GLICÉRIE.

De tous les malheureux, non, le plus misérable
N'a jamais éprouvé d'infortune semblable!...
Quoi! Misis, je me vois et dans un même jour
Trahir, persécuter, insulter tour-à-tour.
Au milieu de mes maux j'ai souffert sans colere
La trahison du fils et l'injure du pere;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs:
Un esclave à présent me fait verser des pleurs!

PAMPHILE, *à part.*

Ah! fuyons... Puisque Dave a trompé mon attente,
C'est ma seule ressource, il faut que je la tente.

GLICÉRIE, *à part.*

Quel sort!

DAVE, *à part.*

Puisqu'envers nous le ciel est adouci,
Retournons, et voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicérie.*

Quoi! c'est vous?

GLICÉRIE.

A mes yeux, ingrat! peux-tu paroître?

MISIS, *à Dave.*

Ah! te voilà, bourreau!... je t'étranglerai, traître!

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Lâche!

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi qui deviens votre libérateur?

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Va, monstre!

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chere Glicérie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux...

DAVE, *à Misis.*

Arrêtez, madame la Furie!
Nous n'avons pas le tems de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain...
(*à Pamphile et à Glicérie.*)
Pour vous servir tous deux j'ai fait une imposture...
(*à Pamphile.*)
J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure...
(*montrant Glicérie.*)
Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter:
La fourbe sans cela ne pouvoit subsister.

MISIS.

Maraud! tu nous as fait une frayeur mortelle!

DAVE.

La chose en a paru beaucoup plus naturelle:
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien;
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins et de la peine,
Je crois que nous aurons le tems de prendre haleine.

PAMPHILE.

Ah! Dave!...

DAVE.

Les discours ne sont pas de saison...
Rentrons tous: vous saurez le reste à la maison.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Mon amitié, Simon, et solide et sincere
En a fait beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire.
Pour le bien de ma fille enfin, graces aux dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux:
Ne me parlez donc plus d'hymen de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point: Chrémès, je vous supplie
De conclure au plutôt; vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste desir, au soin qui vous possede,
Aveuglément soumis il faudra que je cede?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié
Vous viendrez m'égorger sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie
De moi n'exige point une telle folie!

SIMON.

Eh ! comment donc ?

CHRÉMÈS.

Cela se peut-il demander ?
A vos empressemens obligé de céder,
Je prenois pour mon gendre (oh ! le beau mariage !)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage,
Et j'exposois ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs ;
Et voulant retirer votre fils de l'abyme,
Ma fille en devenoit l'innocente victime !
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté ;
Je vous ai tout promis quand elle étoit faisable :
Mais enfin, aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le tems en propos superflus ;
C'est trop, épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme bien plus est, dit-on, citoyenne.

SIMON.

Est-ce là, dites-moi, ce qui vous met en peine ?
Quoi ! vous arrêtez-vous à de pareils discours ?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe et bien d'autres
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres :
Si Philumene étoit liée avec mon fils
Tous ces contes en l'air seroient bientôt finis.

CHRÉMÈS.

Il a, vous le savez, épousé Glicérie.

SIMON.

Ah! ne le croyez pas, monsieur, je vous en prie.

CHRÉMÈS.

Mais j'ai vu le contrat.

SIMON.

Vision!

CHRÉMÈS.

Je l'ai vu.

SIMON.

Cela ne se peut point; elles vous ont déçu.

CHRÉMÈS.

J'ai bien vu plus encor; tantôt cette Andrienne
A Dave soutenoit qu'elle étoit citoyenne:
Ils se sont querellés, mais vraiment tout de bon.

SIMON.

Chanson que tout cela, mon cher Chrémès, chanson!

SCENE II.

CHRÉMÈS, SIMON, DAVE, *sortant de chez Glicérie.*

DAVE, *à la cantonnade.*

Soyez tous en repos, allez; je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS, *bas, à Simon.*

Dave sort de chez elle.

SIMON, *bas.*

Ah! bons dieux!

CHRÉMÈS, *bas.*

Je m'étonne...

DAVE, *à la cantonnade.*

Et bénissez les dieux, cet étranger, et moi !

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.

DAVE, *à la cantonnade.*

Jamais homme ne vint plus à propos, je meure !

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Qui vante-t-il si fort? sachons-le tout-à-l'heure.

DAVE, *à la cantonnade.*

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je m'en vais lui parler.

DAVE, *appercevant Simon et Chrémès.*

C'est mon maître, c'est lui.

Il m'aura vu sortir... Dans quelle peine extrême...

SIMON.

C'est vous, le beau garçon?

DAVE.

Oui, monsieur, c'est moi-même...

Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi :

Je me réjouis fort de vous trouver ici...

(*montrant la maison de Simon.*)

Tout est prêt là-dedans?

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine !

DAVE.

Dans tous les environs, monsieur, je me promene;
Mais à la fin, lassé d'aller et de venir,
J'attendois... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?

SIMON.

Va, va, nous finirons. Mais dis-moi par avance...

DAVE.

En vérité, monsieur, j'en meurs d'impatience!

SIMON.

Réponds-moi sur-le-champ; point de digression:
Tu sors de ce logis? à quelle occasion?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi, toi, toi... Voilà bien du mystere.

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire;
Le tems ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis; sans tarder dis-le moi.

DAVE.

Mais moi-même, monsieur, j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Nous étions las et fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui?

DAVE.

Votre fils et moi.

SIMON.

Pamphile est là-dedans?

DAVE.

Nous y sommes entrés tous deux en même tems.

SIMON.

Que me dit ce maraud?... Ah! juste ciel! je tremble!
Ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient mal ensemble?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Eh! pourquoi donc cela?

CHRÉMÈS, *ironiquement.*

C'est pour la quereller sans doute qu'il y va?

DAVE, *à Simon.*

Vous ne savez pas tout; et je vais vous apprendre
Une chose qui doit sans doute vous surprendre.
Il arrive à l'instant je ne sais quel vieillard
Dont le port, la fierté, l'action, le regard,
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance:

Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne foi.

SIMON, *à part.*

Il me fera tourner la cervelle, je croi !...
(*à Dave.*)
Mais enfin ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc?

DAVE.

Monsieur, il jure par les dieux...

SIMON.

Eh ! laisse-le jurer ; acheve, malheureux !

DAVE.

Mais...

SIMON.

Si tu ne finis !...

DAVE.

Il dit que Glicérie
Doit retrouver ici ses parens, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne enfin.

SIMON.

Ah ! le frippon !...
(*appelant.*)
Holà! Dromon!

DAVE.

Eh! quoi?

SIMON.

Dromon! Dromon! Dromon!

DAVE.

Écoutez...

SIMON.

Pas un mot... Dromon! Dromon... Ah! traître!

DAVE.

Eh! de grace, monsieur...

SIMON.

Je te ferai connoître...

SCENE III.

SIMON, CHRÉMÈS, DAVE, DROMON.

DROMON.

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON, *lui montrant Dave.*

Enleve ce faquin.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendard, ce coquin!

DAVE.

La raison?

SIMON.

Je le veux... Prends-le tout au plus vîte.

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?

SIMON.

Tu le sauras ensuite.

DAVE.

Si je vous ai menti qu'on m'étrangle!

SIMON.

Maraud!
Je suis sourd; tu seras secoué comme il faut.

DAVE.

Et si ce que j'ai dit se trouve véritable?

SIMON, *à Dromon.*

Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,
Pieds et poings garrottés.

DAVE.

Mon cher maître, pardon!

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai si je le suis ou non.

(*Dromon emmene Dave.*)

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMES.

SIMON.

Et pour monsieur mon fils, dans peu de tems j'espere

Que je lui montrerai ce qu'on doit à son pere !

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports; un peu moins de courroux.

SIMON.

En use-t-on ainsi? je m'en rapporte à vous.
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrace,
Hélas ! il faudroit être un moment à ma place.
Tant de peines, de soins, d'égards, et d'amitié !
De mon sort malheureux n'avez-vous point pitié?...
Holà ! Pamphile, holà !... Pamphile, holà ! Pamphile !...
(*à Simon.*)
Tant d'éducation lui devient inutile !

SCENE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE.

Pourquoi donc tant crier? Qui m'appelle si fort?
Que me veut-on?... Mon pere ! Ah ! bons dieux ! je suis mort.

SIMON.

Eh bien ! le plus méchant...

CHRÉMÈS.

Mon cher Simon, de grace,
N'employez point ici l'injure et la menace.

SIMON.

Eh quoi ! me faudra-t-il dans ces occasions
Chercher, choisir des mots et des expressions?

(*à Pamphile.*)

En est-il d'assez forts?... Enfin ton Andrienne
Qu'en dit-on à présent? est-elle citoyenne?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste ciel! quelle audace!... On le dit?
(*à Chrémès.*)
Eh quoi! le malheureux a-t-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il enfin? voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les lois, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence et la témérité
D'épouser avec honte une femme étrangere?

PAMPHILE.

Que je suis malheureux!

SIMON.

Vous ne pouvez le taire;
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connoissez?
Vous l'êtes dès long-tems plus que vous ne pensez:
Dès-lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce tems, dès ce tems, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez...
(*à Chrémès.*)
Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse?
Pourquoi pour un ingrat me tourmenter sans cesse?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle; il le peut.

Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon pere!

SIMON.

Votre pere?... Ah! ce pere, Pamphile,
Ce pere désormais vous devient inutile.
Vous vous êtes choisi vous-même une maison;
Vous avez pris vous-même une femme : à quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de pere,
Vous, qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangere;
Vous, qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi?
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne.

PAMPHILE.

Mon pere, un seul moment, que je vous entretienne!

SIMON, *à Chrémès.*

Eh! que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.

Ecoutez; il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute?

CHRÉMÈS.

Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.

Mais pour le condamner au moins faut-il l'entendre.

SIMON.

Eh bien! soit; j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avouerai donc, mon pere, et sans déguisement,
Dussé je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous Glicérie est tout ce que j'adore;
Et si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas:
Après cela parlez, je n'ai plus rien à dire;
Ordonnez, à vos lois je suis prêt à souscrire.
Malgré des feux enfin dès long-tems allumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis prêt, s'il le faut, d'en épouser une autre;
Je n'ai de volonté, mon pere, que la vôtre.
Mais une grace encor que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder;
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paroître.

SIMON.

Qu'il paroisse à mes yeux?

PAMPHILE.

Mon pere, s'il vous plaît!

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Ce qu'il demande est juste, et pour son intérêt
Il doit...

PAMPHILE, *à Simon.*

Accordez-moi cette derniere grace!

SIMON.

Qu'il vienne.

(*Pamphile va dans la maison où sont Criton et Glicérie.*)

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je fasse ;
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas !

CHRÉMÈS.

Monsieur, il faut sur-tout éviter les éclats;
Et plus la faute est grande et plus on doit se taire.
Punir légèrement, c'est assez pour un pere.

SCENE VI.

CRITON, PAMPHILE, SIMON, CHRÉMES.

CRITON, *à Pamphile.*

Glicérie en un mot, ou plutôt l'équité
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS, *à Criton.*

N'est-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaisir de vous voir !

CRITON.

Ah ! ma joie est extrême !

CHRÉMÈS.

Mais dans Athenes, vous, quel hasard vous conduit?

CRITON.

Plus à loisir, monsieur, vous en serez instruit...

(*montrant Simon.*)
N'est-ce pas là Simon, le pere de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'est lui-même.

SIMON, *à Criton.*

Le bruit qu'on répand dans la ville
Partiroit-il de vous? en seriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne sais pas quel bruit il court ici, monsieur.

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicérie
Est citoyenne?

CRITON.

Oui, j'en réponds sur ma vie.

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.

Comment donc! eh! pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.

Vous imaginez-vous que sans bruit, sans murmure
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talens
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.

Juste ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.

Et vous figurez-vous qu'un mariage heureux

Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE, *à part.*

Grands dieux! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Vous changeriez bientôt de ton et de langage
Si vous le connoissiez: il est homme de bien;
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien.
Quoi donc! impunément ose-t-il dans Athenes
Renverser nos desseins et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! si cet étranger étoit proche de moi.
J'aurois à lui donner un conseil admirable!

SIMON, *à Criton.*

Affronteur!

CRITON.

Ecoutez...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Êtes-vous raisonnable?...
Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton;
La colere l'aveugle et trouble sa raison.

CRITON.

Et moi je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guere:
S'il a tant de chagrins qu'il accuse le sort;
Mais de s'en prendre à moi certes il a grand tort!

Je n'ai rien dit de faux; c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicérie;
Et je puis le prouver et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, monsieur.

CRITON.

Assez proche d'Andros
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage...

SIMON, *l'interrompant.*

Ce vieux Athénien sans doute fit naufrage?
C'est le commencement d'un roman: écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grace, poursuivons.

CRITON.

Ce vieux Athénien et cette jeune fille
Du pere de Chrysis, de toute sa famille
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux.
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athénien le nom?

CRITON.

Le nom? Phanie.

CHRÉMÈS.

Ah! dieux!

CRITON.

Oui, c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'ame saisie!

CRITON.

Bien plus il se disoit, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

O ciel!

CRITON.

Ce que je dis tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille enfin se disoit-il le pere?

CRITON.

Il disoit que c'étoit la fille de son frere.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille; c'est elle! enfin donc la voilà!
Ah! Jupiter!

SIMON.

Comment! que me dites-vous là?

PAMPHILE.

En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille?

SIMON, *à part.*

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille...
(*à Chrémès.*)
Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...

CHRÉMÈS.

En un instant, monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie...

SIMON.

Eh bien! Phanie?

CHRÉMÈS.

Eh bien! c'étoit mon frere,
Qui cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie où j'étois,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitois;
Et depuis en voici la premiere nouvelle:
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.

PAMPHILE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les dieux changeroient-ils mon sort en un moment?

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Ce n'est pas encor tout; il me reste un scrupule:
Le nom ne convient pas...

CRITON, *l'interrompant.*

Attendez...

PAMPHILE, *l'interrompant à son tour.*

Pasibule.
Je ne puis plus long-tems demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois!

CRITON.

Justement le voilà.

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'est elle.

SIMON.

Vous voulez bien, monsieur, que plein du même zele,
Plus content, plus surpris qu'on ne sauroit penser...

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser...

(*à Simon.*)
Monsieur, un long discours me feroit trop attendre.
Je vous donne une bru ; vous me donnez un gendre:
Il suffit.
(*Chrémès et Criton entrent dans la maison où est Glicérie.*)

SCENE VII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE, *aux pieds de son pere.*
Mon cher pere !

SIMON.
Ah ! mon fils, levez-vous,
Et bénissez les dieux qui travaillent pour nous !

PAMPHILE.
Mais Dave ne vient point.

SIMON.
Une importante affaire
Le retient.

PAMPHILE.
Eh ! quoi donc ?

SIMON.
Il est lié.

PAMPHILE.
Mon pere !...

SIMON, *l'interrompant.*

Je vais à la maison ; mais calmez vos transports.

PAMPHILE.

Mon pere, j'y ferois d'inutiles efforts.

(*Simon rentre chez lui.*)

SCENE VIII.

CARIN, PAMPHILE, *peu après* DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Non, les dieux tout-puissans dans leur gloire suprême
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême !

CARIN, *à part.*

Tout succéderoit-il au gré de nos desirs?

PAMPHILE, *à part.*

A qui pourrai-je donc annoncer mes plaisirs ?

CARIN.

Mais, dites-moi, d'où part une si grande joie?

PAMPHILE, *à part, sans écouter Carin.*

Voici Dave à propos que le ciel me renvoie !
Je sais combien pour moi son zele et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur.
(*à Dave.*)
Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monsieur, je vous rends grace.

PAMPHILE.

D'un injuste destin je brave la menace !
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver ?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver?

PAMPHILE.

Je le sais, mon enfant.

DAVE.

Monsieur, c'est l'ordinaire :
Le mal se sait d'abord ; du bien on fait mystere.

PAMPHILE.

Ma chere Glicérie a trouvé ses parens !

DAVE.

Que dites-vous ?

PAMPHILE.

Je suis dans des ravissemens...
Son pere est mon ami... Chrémès !

DAVE.

Est-il possible ?

CARIN, *à Pamphile.*

Que je vous marque au moins combien je suis sensible...

PAMPHILE.

Vous ne pouviez venir plus à propos, monsieur :
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur !

CARIN.

Je sais tout. Maintenant...

PAMPHILE.

Soyez en assurance ;

Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

Hélas! si vous pouviez...

PAMPHILE.

Tous les dieux sont pour moi!...
(*à Dave.*)
Allons chez Glicérie, et nous verrons... Pour toi,
Va-t-en dans le logis, et reviens pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.
(*il entre chez Glicérie avec Carin.*)

DAVE, *seul.*

Pour vous, messieurs, je crois (et soit dit entre nous)
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire;
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de long-tems:
Faites donc retentir vos applaudissemens.

FIN DE L'ANDRIENNE.

EXAMEN

DE L'ANDRIENNE.

Les partisans de la comédie *larmoyante* ont souvent cité l'Andrienne de Térence pour prouver que ce genre étoit conforme aux regles du bon goût ; mais dans cette piece rien n'est forcé, rien ne sent la déclamation ; les conceptions sont simples et naturelles. Que Pamphile, éperdument amoureux de Glicérie, lié avec elle par des engagemens d'honneur, tremble de la perdre, et se livre pour la conserver à tous les transports d'une passion violente ; que Simon, craignant les suites d'un mariage disproportionné pour un fils dont la conduite réguliere a jusqu'alors fait son bonheur, ne néglige aucun moyen pour le séparer de sa maîtresse ; il n'y a rien là de romanesque ni d'extraordinaire : ce sont de ces incidens qui se présentent souvent dans les familles ; d'ailleurs le caractere enjoué de Dave, son génie entreprenant, répandent beaucoup de comique dans l'ensemble de la piece ; et si le spectateur est quelquefois attendri, bientôt les ruses du valet lui rendent l'espérance, et le ramenent à la sensation que la comédie doit faire éprouver. Si l'on compare le plan de l'Andrienne aux combinaisons monstrueuses de nos drames modernes, on sera convaincu que ce rapprochement ne peut être qu'à leur désavantage.

Le poëte latin composa l'Andrienne de deux comédies de Ménandre; il en convient lui-même dans son prologue:

Menander fecit Andriam et Perinthiam;
Qui utramvis rectè norit, ambas noverit:
Non ita sunt dissimili argumento, sed tamen
Dissimili oratione sunt factæ ac stylo.
Quæ convenere, in Andriam ex Perinthia
Fatetur transtulisse, atque usum pro suis.

« Ménandre a fait l'Andrienne et la Perinthienne; « elles ont un tel rapport entre elles que celui qui « connoît bien l'une connoît l'autre: le sujet en « est tout-à-fait semblable; il n'y a que le style qui « soit différent. Térence avoue qu'il a transporté « de la Perinthienne dans son Andrienne les pas« sages qui pouvoient y convenir, et qu'il en a usé « comme d'une chose dont il étoit le maître ». Il paroît que les comédies de Ménandre étoient en général vides d'action; c'est ce qui décida souvent Térence à en prendre deux pour en faire une.

Baron s'est peu éloigné de la marche du poëte latin; mais, quoique son imitation soit élégante, il n'a pas toujours rendu avec succès ces mots pleins de sens et de profondeur qui se trouvent dans Térence; et qui caractérisent cet auteur; il a plutôt éludé les difficultés qu'il ne les a surmontées. Nous en citerons un exemple. Carin, amant de Philumene, que Simon veut faire épouser à Pamphile, se plaint de son sort; l'in-

terlocuteur lui conseille de faire un effort sur lui-même, et de ne plus penser à cette femme. Carin répond :

Facile omnes, cum valemus, recta consilia ægrotis damus;
Tu si hic sis, aliter sentias.

Le premier vers est plein de vérité et de sentiment : Baron le traduit ainsi :

Hélas! qu'il t'est aisé dans un profond repos
De vouloir apporter du remede à mes maux!

Cette version ne rend que bien foiblement l'idée de Térence; à peine suffit-elle pour l'indiquer : presque tous les traits de ce genre perdent leur précision et leur profondeur dans la piece françoise. Cependant Baron s'est rapproché plus heureusement du modele dans la premiere scene de sa comédie. Les funérailles de Chrysis, le désespoir de Glicérie, l'éclat que fait Pamphile et qui dévoile son amour aux yeux de son pere, sont peints d'une maniere énergique et touchante. Baron a fort bien imité un passage où Térence parle de la complaisance qu'on doit avoir pour les personnes près desquelles on vit, et qui se concilie rarement avec une trop grande franchise :

Sapientier vitam instituit; namque hoc tempore
Obsequium amicos, veritas odium parit.

Baron imite ainsi en paraphrasant un peu :

On appelle cela marcher avec sagesse ;
A son âge savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent pere être le digne fils.

Si l'on réfléchit que Baron dans son état n'avoit que très peu de tems à consacrer à l'étude des auteurs anciens, on excusera les fautes qui lui sont échappées, et l'on s'étonnera même qu'il ait pu traiter avec succès un sujet aussi difficile.

Le principal défaut de cette piece est dans le grand nombre des *a parte ;* souvent un personnage arrive sur la scene, et parle long-tems seul sans être vu d'un autre personnage. Cela pouvoit être vraisemblable sur les théâtres anciens qui étoient très vastes ; mais sur le nôtre ces sortes de scenes ne produisent aucune illusion. Baron a jeté du mouvement dans la piece de Térence : sa grande habitude du théâtre l'a mis en état de profiter des moindres effets ; il a su donner au rôle de Glicérie plus d'importance et d'intérêt ; et son Dave a plus de vivacité que celui du poëte latin. Comme cette piece est la seule qui puisse offrir une idée juste du genre de Térence, comme elle a obtenu les suffrages du public toutes les fois qu'elle a été reprise, nous avons cru sous ces deux rapports devoir la placer dans cette collection.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ANDRIENNE.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DIXIEME VOLUME.

L'HOMME A BONNE FORTUNE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE BARON, page 1
Notice sur Baron, 3
Préface de l'auteur, 13
Épître dédicatoire, 17
Acteurs, 20
Examen de l'Homme à bonne fortune, 153

L'ANDRIENNE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE BARON, 159
Au lecteur, 161
Acteurs, 164
Examen de l'Andrienne, 279

TURCARET, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE LE SAGE, 283
Notice sur Le Sage, 285
Acteurs, 296
Examen de Turcaret, 439

LA RÉCONCILIATION NORMANDE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE DUFRESNY, page 443
Notice sur Dufresny, 445
Acteurs, 458
Examen de la Réconciliation Normande, 569

FIN DU DIXIEME VOLUME.